



Lviv, février 2026

Chaque matin à Lviv, comme dans de nombreuses villes d'Ukraine, le temps semble s'arrêter pendant une minute.

À 9 heures précises, une sirène retentit doucement au-dessus des toits anciens, glissant entre les rues pavées, les tramways et les façades pastel. Ce signal est devenu un rituel national : la minute de silence en hommage aux victimes de la guerre.

À cet instant, la ville entière se fige.

Les passants s'immobilisent sur les trottoirs.

Les conducteurs descendent parfois de leur voiture. Les vendeurs cessent de parler, les clients baissent la tête, les enfants se taisent. Même les pigeons de la place Rynok semblent ralentir leur envol. Ce n'est pas un silence vide : c'est un silence plein de noms, de visages, de souvenirs.

À Lviv, ville longtemps perçue comme un refuge à l'ouest du pays, cette minute rappelle que la guerre touche tout le monde, partout. Elle unit civils et militaires, personnes âgées et étudiants, habitants de longue date et déplacés venus de l'est. Pendant soixante secondes, chacun pense à quelqu'un : un proche disparu, un ami au front, un voisin blessé, ou simplement à ceux qu'on ne connaîtra jamais.

Ce moment quotidien est à la fois simple et profondément solennel. Il n'y a pas de grands discours, pas de gestes spectaculaires. Juste une pause collective, partagée par des millions de personnes à travers le pays. Une reconnaissance silencieuse du prix humain de la liberté.

Pour beaucoup d'Ukrainiens, cette minute est devenue un ancrage. Elle structure la journée.

Elle rappelle pourquoi on continue à travailler, à étudier, à aider, à espérer.

Elle est aussi une forme de résistance pacifique : refuser l'oubli, refuser l'indifférence.

À Lviv, les cafés rouvrent aussitôt, les tramways repartent, la vie reprend son cours. Mais quelque chose demeure. Le silence laisse une trace invisible, comme une respiration commune. On voit parfois des yeux rougis, des mains jointes, un léger hochement de tête entre inconnus, une reconnaissance muette, une solidarité discrète.

Cette minute n'efface ni la douleur ni la peur. Elle ne rend pas les morts à leurs familles. Mais elle donne un espace à la mémoire, chaque matin.

Elle dit : nous nous souvenons. Elle dit aussi : nous sommes encore là.

Dans une ville chargée d'histoire comme Lviv, où les générations ont déjà connu exils, occupations et renaissances, ce rituel prend une dimension particulière. Il relie le passé au présent, l'individuel au collectif. C'est une promesse renouvelée chaque jour : ne pas laisser le sacrifice devenir une simple statistique.

Et quand la sirène s'éteint, la ville continue avec gravité, avec courage, avec cette dignité silencieuse qui caractérise tant de matins ukrainiens.

À Lviv, la guerre ne fait pas seulement du bruit. Elle impose aussi le silence. Un silence lourd, partagé, presque sacré. Lors des funérailles de soldats ou des cérémonies d'hommage, la ville semble parfois s'arrêter : les voitures ralentissent, les conversations cessent, et chacun, pendant quelques instants, pense à ceux qui ne reviendront plus.

Même loin du front, la guerre est visible. Dans les centres de rééducation, dans les rues, dans les transports, on croise des soldats amputés. Derrière chaque prothèse, il y a une explosion, un moment où une vie a basculé. La reconstruction est longue : il faut réapprendre à marcher, mais aussi à se voir autrement, à accepter un corps transformé et une vie différente.

Mais les blessures ne sont pas seulement physiques. Beaucoup de soldats et de civils portent des traumatismes invisibles. Le stress post-traumatique s'exprime par des cauchemars, de l'anxiété, une peur constante. Certains disent que le plus dur n'est pas la guerre elle-même, mais le retour à une vie normale, où tout semble continuer comme si rien ne s'était passé.

Chez les amputés, le corps et l'esprit sont souvent blessés ensemble. La perte d'un membre peut aussi être la perte d'une identité, d'un métier, d'un rôle familial. La rééducation devient alors une reconstruction complète : physique, mentale et sociale.

Ce sont les circonstances dans lesquelles, Douleur Sans Frontière, une ONG Française intervient avec les soignants ukrainiens au sein des centres de réadaptation, de réhabilitation spécialisée dans les traumatismes de guerre, d'appareillage de prothèses et de chirurgie reconstructive.

Dans ce contexte, la minute de silence prend un sens particulier. Elle n'est pas seulement un hommage aux morts. Elle est aussi un moment pour reconnaître la souffrance des survivants. Elle rappelle que derrière les chiffres de la guerre, il y a des vies brisées, mais aussi des vies qui continuent.

À Lviv, le silence est devenu une forme de mémoire. Et peut-être aussi une forme de résistance : refuser d'oublier, tout en continuant à vivre.



Credit photo: Darya Tryfanava -- Unsplash